

Du même auteur

Romans de science-fiction

Le Secret impérial, t. I : Le Contact

Le Secret impérial, t. II : L'Éternité dévoilée

Planète Onda

Roman jeunesse

La boîte à rêves

© 2017 Philippe Richard

Tous droits réservés

Illustration de couverture : Jean-Pierre Chabrier

Publié en novembre 2017, par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

Imprimé en France chez Sobook, Roubaix

Imprimeur certifié Imprim'Vert

ISBN : 978-952-340-115-0

Philippe Paric

**COUPS DE SABRE À
DOURDAN**

Roman policier

Atramenta

CHAPITRE I

VENDREDI

Je m'arrêtai devant la porte et regardai ma montre. Huit heures du matin et une nouvelle journée débutait. Je ne comptais pas les jours par lassitude, mais bien au contraire j'avais hâte de commencer une nouvelle enquête.

En entrant dans le bureau pour ce dernier jour de la semaine, je sentis une agitation inhabituelle. J'accrochai machinalement ma veste au portemanteau et me dirigeai vers Charles. C'était mon boss depuis trois ans. Je le considérais surtout comme un ami même si son expérience m'était très précieuse. En sortant de l'école d'enquêteur privé, il m'avait pris directement sous son aile. Son cabinet d'investigation avait une certaine notoriété dans les alentours de la ville de Dourdan.

Comme tous les jours, je le saluai, mais il ne me répondit pas ! Il semblait ne pas m'avoir vu ni entendu. Je compris tout de suite que quelque chose de particulier s'était produit.

Charles était un bon vivant et coutumier des calembours dès les premières heures. Son mutisme ne présageait rien de bon pour la journée.

Cet homme robuste, de grande taille, aux épaules carrées, paraissait perdu dans une torpeur qui m'était jusque-là inconnue. Je n'osai pas poser de questions.

Il se dirigea vers le portemanteau et enfila son veston. Sans un mot, je fis de même et lui emboîtai le pas.

Mais que pouvait-il y avoir de si grave pour rendre son apparence plus grisonnante qu'en temps normal ?

Lui qui me disait toujours : « Dans cette enquête, mon petit Julien, il faut avoir le nez fin ».

Cette expression lui allait comme un gant puisque son nez était long et fin. Mais aujourd'hui, il ressemblait plus à un corbeau qu'à l'homme enjoué et souriant que je connaissais.

Nous remontâmes la rue Basse-Foulerie puis celle de Haute-Foulerie à pied. Je compris que nous ne prendrions pas la voiture lorsque nous la dépassâmes sans nous y arrêter. En tournant la tête du côté de la rue Abbé-Gérard, j'aperçus Suzie. Elle accéléra le pas pour nous rattraper. Sa chevelure solaire semblait, elle aussi, terne en ce jour. Lorsqu'elle nous rejoignit devant l'église, je devinai à son visage qu'elle savait ce qui nous attendait. Ses yeux habituellement si pétillants et malicieux étaient vides. Son allure très sûre d'elle-même avait disparu. Cette jeune stagiaire de l'école d'enquêteur allait peut-être assister à sa première véritable investigation.

Elle s'aperçut que je la dévisageais.

– Tu sais où on va ? me demanda-t-elle.

– Non, mais toi tu le sais ! affirmai-je, sûr de moi. À ce moment-là, j'entendis des sons sortir de la bouche de Charles. C'étaient les premiers de la journée. À la place de plaisanteries, j'entendis dans un grognement répété : « C'est affreux, c'est affreux, c'est affreux ! »

Ces propos provenant de la bouche de cet homme suffisait à nous glacer le sang et à nous faire couler des gouttes de sueur dans le dos.

Nous traversâmes la place du marché. Pour une fois, je ne tournai pas la tête pour observer le magnifique château médiéval. Nous allions vers le salon de thé *Le Relais Gourmand*. Je n'apercevais même pas les tables en terrasse tellement l'endroit était bondé de gendarmes. Cela me fit immédiatement comprendre l'importance des faits.

Charles était déjà en discussion avec les représentants de la loi entourant quelque chose au sol dont je ne pouvais discerner la forme. En baissant la tête, je vis un large filet de sang couler le long du trottoir. Je le remontai et me figeai. L'horreur de la scène était insoutenable. Je ne pus m'empêcher de vomir. J'avais déjà vu des cadavres, entre autres pendant une enquête à Fontenay-lès-Briis, mais cette fois c'était bien différent.

Je savais que cette image me hanterait toute ma vie. La vue de ce jeune homme d'une vingtaine d'années décapité et de cette jeune femme mise en morceaux, sa main posée dans celle du jeune homme, me fit l'effet d'une paire de claques et d'un coup de poing dans le ventre ; celui qui vous remonte les tripes jusqu'à la gorge.

Les mains, les pieds et la tête des deux victimes avaient été tranchés net. Les coulées de sang ne recouvraient déjà plus les nerfs et les muscles mis à vif. Les poignets et les chevilles montraient une coupe franche, dévoilant les os entourés des tendons censés les maintenir. Je regardai un moment les corps en tentant de faire abstraction de leur vie passée, mais je ne pus tenir bien longtemps.

Nous regagnâmes le bureau sans échanger un mot. Nous accusions tous le choc de l'atrocité.